HORTICULTURE ET PHILOSOPHIE.

SIXIÈME DISCOURS,

PRONONCÉ

A L'OCCASION DE LA DISTRIBUTION DES MÉDAILLES

AU CONCOURS DE LA QUATORZIÈME EXPOSITION DE FLEURS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'HORTICULTURE DE LIÉGE,

LE 17 JUIN 1838,

PAR

LE PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ,

M. CH. MORREN,

PROFESSEUR ORDINAIRE DE BOTANIQUE A L'UNIVERSITÉ; DES ACADÉMIES IMPÉRIALES ET ROYALES DES SCIENCES ET BELLES LETTRES DE BRESLAU, BRUXELLES, DIJON, FLORENCE, MADRID, ETC; DES SOCIÉTÉS ROYALES D'HORTICULTURE DE PARIS, DE BRUXELLES, DE BOTANIQUE ET D'AGRICULTURE DE GAND, DE LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE D'ANVERS, DE CELLE DE FLORE DE BRUXELLES, ETC.

LIÉGE,

CHEZ H. DESSAIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE D'HORTICULTURE.

1838.

HORTICULTURE ET PHILOSOPHIE.

Messieurs,

Appelé pour la sixième fois par votre bienveillance, et, j'ose le dire, par l'amitié d'un grand nombre d'entre vous, à prendre la parole dans une circonstance solennelle, j'ai pensé qu'il serait utile de faire ressortir en peu de mots combien s'accordent entre elles l'horticulture et la bonne philosophie, combien ces institutions où la science et l'art du jardinage sont l'objet de notre constante sollicitude, ont ou peuvent avoir d'influence sur le bonheur de la vie. L'histoire de la science et celle de l'humanité m'auraient fourni de nombreux exemples où l'on voit le penseur, l'écrivain, le génie même se reposer dans les jardins et demander aux fleurs d'utiles distractions. Mais,

j'ai cru aussi que beaucoup de ces noms vous étaient connus et je me suis borné à retracer rapidement quelques faits contemporains dont l'appréciation rend plus palpables les besoins actuels de la société.

» Étudier la nature, disait Bernardin de St. Pierre, c'est servir son prince et le genre humain ». C'est pour cela sans doute que depuis Aristote jusqu'à Buffon, et depuis Buffon jusqu'à nos célébrités contemporaines, tant de philosophes ont été ou sont de bons naturalistes. L'homme de génie sent que s'il ignore les lois de la nature, s'il n'apprécie pas à leur valeur les merveilles du monde, il est bien près de méconnaître l'origine de l'espèce humaine, son essence et son but. L'étude des œuvres de la création inspire d'ailleurs les plus nobles idées et que de belles pages ne devons-nous pas à l'admiration légitime que fait naître, dans un cœur bien né, le spectacle de l'univers. Et souvent qu'il y a de bonheur dans l'observation des phénomènes naturels! On ne peut rester insensible à la joie qu'éprouva Rousseau en découvrant la pervenche et l'on s'émeut à la lecture de l'histoire du Fraisier sur lequel l'auteur de Paul et Virginie retrouvait tout un monde de merveilles. On connaît le charme que de telles journées laissent dans la vie et l'on sent, comme le dit un écrivain de nos jours, une femme, qu'on peut devenir amoureux d'une fleur et qu'on peut quitter sa patrie pour aller à la découverte d'une fougère nouvelle.

Un exemple plus frappant encore du bonheur que donnent à la vie ordinaire l'étude et la connaissance des plantes, est celui que nous offre l'un des plus grands génies de l'Allemagne, l'illustr poëte, Goethe « Les plus beaux momens de ma vie, dit-il, dans ses œuvres, sont ceux que j'ai consacrés à l'étude de la métamorphose des plantes; l'idée de leurs transformations graduelles anima mon séjour de Naples et de Sicile: cette manière d'envisager le règne végétal me séduisait chaque jour davantage et dans toutes mes promenades, je m'efforçais d'en trouver de nouveaux exemples ». Goethe sentait effectivement combien la contemplation des fleurs avait élevé sa

pensée ; il sentait profondément l'importance de la botanique ; il avait pour elle un enthousiasme d'amant, parceque les fleurs lui révèlaient la grandeur de la nature et la bonté du Créateur. Il était si reconnaissant envers la science de Linnée qu'il ne voulut pas que la postérité interpretât mal ses sentiments : il publia de son vivant les moindres évènements, les plus petites circonstances qui l'avaient conduit à cette étude. Le récit de cette partie de sa vie prouve qu'il n'est jamais trop tard d'aimer les fleurs, de leur consacrer quelques moments de la journée. Déjà, Goethe avait atteint l'âge mur ; il était déjà grand poëte et profond littérateur, il était appliqué à de nombreuses occupations, quand il aima pour la première fois les fleurs pour elles-mêmes. Connaissant à fond les langues anciennes et modernes, les belles lettres fesaient le charme de son existence ; et pourtant il sentait en lui un vide inexplicable. Il n'avait, comme il le dit, aucune notion sur le monde extérieur ; ses poésies « peignaient toujours l'homme intérieur et supposaient seulement la connaissance des émotions de l'âme. Çà et là, on y aperçoit quelque trace d'un amour passionné pour la campagne et d'un besoin sérieux de pénétrer le grand secret de la création et de l'anéantissement continuel des êtres, mais ce besoin s'évaporait en vaines et inutiles contemplations ». Alors aussi, il échangea « l'air étouffé de la ville et de son cabinet de travail contre celui des jardins, de la campagne et des forêts. » Vivant à la cour du Duc de Saxe-Weimar, il se lia d'amitié avec les forestiers si instruits de son pays et avec le docteur Buchholz, le seul pharmacien de Weimar, homme d'un grand savoir et jouissant d'une haute estime. Avec eux, il commença l'étude des sciences naturelles, avec eux, il fonda un jardin botanique, avec eux et les plantes il se disait l'homme le plus fortuné de la terre. Il avait fait relier ensemble quelques écrits de Linnée et de Gesner et « encore aujourd'hui, écrivait-il à la fin de sa vie, la vue de ce cahier me rappelle les jours purs et heureux, pendant lesquels ces pages si remplies de sens m'ouvraient un monde nouveau. La philosophie

botanique de Linnée était mon étude de tous les jours, c'est ainsi que j'avançais continuellement dans la connaissance méthodique de cette science, en cherchant à m'approprier tout ce qui pouvait me donner une idée générale de l'ensemble du règne végétal. « Après Shakespeare et Spinosa, dit-il encore, Linnée est l'homme qui a agi sur mon esprit avec le plus de force et cela précisément à cause de la lutte intérieure qu'il provoquait en moi ».

Goethe aimait les fleurs, non seulement parce qu'elles servaient à lui dévoiler une partie de l'œuvre de la création, mais par reconnaissance. C'est à elles, en effet, qu'il dut l'amitié de Schiller, cet autre génie de son époque. Schiller et Goethe ne s'aimaient pas d'abord, ils ne se comprenaient pas, la botanique vint s'asseoir entre deux, joignit leurs mains et une guirlande de fleurs les unit désormais l'un à l'autre. Cette union se contracta à Jena, à la société d'histoire naturelle où Schiller, après une séance, critiqua assez fortement l'esprit trop analytique des sciences naturelles, cette méthode de division qui nous fait descendre aux minuties des détails sans nous ramener à l'unité de l'œuvre. Goethe avait conçu pour la botanique une marche toute opposée, une méthode toute synthétique qui ramène les nombreux organes des plantes à un type unique, un de sa nature mais varié dans ses formes. Schiller nomme la théorie de Goethe une *idée*; c'en est une, en effet, mais des plus fécondes et des plus philosophiques et si l'*idée* de Goethe lui valut l'amitié de Schiller, elle donnera aussi à la science l'estime des penseurs les plus difficiles.

Mais, qui le croirait ! Goethe, lui aussi, tout grand homme qu'il était déjà de son vivant, eut à lutter contre de sots préjugés, contre ces absurdités qu'on décore si souvent du nom d'opinion publique. Ecoutons-le lui-même pour savoir ce que le public était pour lui. Son ouvrage sur les métamorphoses des plantes venait d'être publié « le public parut surpris : car, désirant être bien servi et d'une manière uniforme, il aime que chacun reste dans sa partie, et il a raison ; en effet, pour pro-

duire quelque chose d'excellent, ce qui est une tâche sans limites, il ne faut pas vouloir imiter Dieu et la nature en s'engageant dans plusieurs voies. C'est pourquoi l'on ne souffre pas qu'un homme de talent qui s'est distingué dans un genre, et dont tout le monde aime et apprécie le mérite, sorte de sa sphère pour essayer un genre tout opposé. S'il l'ose, on ne lui en sait aucun gré et s'il réussit, on ne lui accorde pas l'approbation qu'il a méritée. Mais l'homme énergique sent qu'il est au monde pour lui, non pour le public, et il ne veut pas se fatiguer et s'user à faire toujours la même chose; il cherche ailleurs de la distraction. Aussi tous les vrais talents ont-ils quelque chose d'universel; ils cherchent et trouvent partout l'occasion d'exercer leur activité. Nous avons des médecins qui se livrent avec passion à l'architecture (1), à l'horticulture (2) et à l'industrie (3); des chirurgiens qui ont des connaissances en numis-

(1) L'alliance chez le médecin de l'amour de sa science et de l'architecture est, en effet, une des choses des plus communes. Claude Perrault, fameux médecin et anatomiste distingué, bâtit l'observatoire de Paris et la colonnade du Louvre et dans notre pays, M. Joseph Guislain que de nombreux ouvrages ont placé au premier rang de nos illustrations médicales, fut couronné plusieurs fois dans les concours d'architecture. Guérir, c'est mettre en harmonie toutes les pièces de notre corps, édifice vivant des plus compliqués.

(2) Cette observation de Goethe trouve encore son application dans notre pays. Le fameux Van Rotterdam, le meilleur des hommes et le chef de la médecine hyppocratique de l'école de Gand, aimait avec passion les Azalées et en a produit plusieurs variétés. Nos catalogues des sociétés d'horticulture belge contiennent partout des noms de médecins très-instruits et grands amateurs de plantes. Anvers s'enorgueillit de posséder M. Sommé, le seul habitant de la Belgique dont les travaux scientifiques aient eu des succès aux concours de l'institut de France et à qui le jardin botanique de cette ville est redevable de ses plus belles plantes.

(3) Liége, la capitale de l'industrie belge, réalise cette observation du poëte. Notre société compte parmi ses membres de grands industriels, et les étrangers ont souvent remarqué qu'à Seraing les fleurs ont aussi leur place. En sortant de ces forges monstrueuses, l'œil aime à se reposer sur les jardins anglais de M. John Cockerill.

matique et possèdent de précieuses collections. Astruc, chirurgien de Louis XIV, a le premier porté le scalpel de l'analyse sur le Pentateuque, et combien les sciences ne doivent-elles pas aux amateurs et anx hôtes désintéressés qui leur donnent asile ! Nons connaissons des négociants qui sont grand liseurs de romans ou grand joneurs de cartes ; de respectables pères de familles qui préfèrent un spectacle grivois à tout autre plaisir. Depuis plusienrs années on répète à satiété cette vieille vérité que la vie se compose de choses sérieuses et de choses plaisantes ; que l'homme henreux et sage est celui qui sait se maintenir dans un juste équilibre, et, chacun malgré lui tend à s'y maintenir. »

Goethe s'occupa donc sérieusement de botanique et l'idée synthétique qu'il appliqua à la strncture des plantes lui fit découvrir la véritable philosophie de la fleur. (1) Il y a bien des parties dans une plante, bien des organes dans une fleur ; toutes nons paraissent bien diverses dans leur forme et tontes pourtant dans cette théorie nouvelle, toutes sont unes et d'origine et de nature. Tout ce qui ne fait pas partie de l'axe dn végétal, est feuille et rien que feuille et la flenr n'a pas d'autre cause que l'association de plusieurs de ces feuilles, comme toute fleur peut revenir à son type primitif, se métamorphoser en plusieurs feuilles. Ces changements indiquent

(1) Gaspard Fréderic Wolff découvrit avant Goethe que la feuille est l'organe typique des plantes, mais il est loin d'avoir donné à cette théorie l'extension qu'elle comporte. Goethe a fait sous ce rapport un grand pas; cependant il n'a pas rattaché son système à la Philosophie de la nature qui s'est beaucoup répandue en Allemagne, son pays natal. Des hommes maladroits l'ont nommée panthéisme et aujourd'hui en Belgique il y a contre elle une opposition d'autant plus inconcevable que le panthéisme, comme science et surtout comme science applicable à l'histoire naturelle n'y a jamais été compris. Qu'on condamne le panthéisme religieux et philosophique, rien de mieux, mais avant de fulminer l'anathême sur le panthéisme des Oken, des Carus, des Nees, qu'on veuille bien se donner la peine de lire et de comprendre ces auteurs.

combien la nature est puissante, puisqu'avec cet élément unique elle diversifie des milliers de fleurs ; cette diversité immense imprimée à un seul objet nous fait admirer l'omnipotence de la main qui a coordonné l'univers. Aussi, une fleur devient-elle pour l'homme qui la comprend bien, la plus belle preuve d'une sagesse infinie. Une fleur est le livre philosophique le plus éloquent et le plus persuasif ; il suffit d'en saisir le langage. Les auteurs qui ont suivi l'école de Goethe, se sont élevés aux idées les plus hautes par la contemplation d'une fleur, même la plus commune. En effet, si avec eux nous jettons les yeux sur les plus grands corps de la nature, sur ces astres brillants qui nous éclairent, si nous réfléchissons sur la figure même de la terre qui nous porte, nous apercevons bientôt que ces corps ont tous une forme sphérique ; quand la matière est libre, quand l'eau voltige dans l'atmosphère sous forme de vapeur, ou quand elle traverse l'air en gouttelettes de pluie, quand le mercure divisé roule ses globules sur un plan qui ne contracte avec lui aucune adhérence, ces matières prennent aussi la forme d'une sphère. Dès qu'un être est fini, dés qu'il est individualisé, il prend la forme sphérique qui est « la plus simple et la plus pure expression d'une légitime relation de parties similaires à un centre commun » (1). L'univers lui-même a été défini par Pascal, une sphère dont la circonférence est partout et le centre nulle part. Burdach se représente la nature elle-même sous l'image de la même abstraction. Si donc à l'époque de la création, suivant la brillante expression de Schelling, « une matière d'une ténuité, d'une subtilité extrême, l'éther s'étendait comme un océan sans rivages dans les espaces infinis, pour que dans le sein de cette mer éthérée les mondes naquissent à la parole de Dieu » (2), ils devaient revêtir la forme que déterminait la loi des attractions. Mais aujourd'hui encore, quand dans les créations des êtres

(1) Burdach. Traité d'anatomie comparée. 13.

(2) Philosophie de Schelling. De la nature. Fragmens traduits par M. Barchou de Penhoen. Revue des deux mondes. Tome 1. Page 339.

organisés, l'animal ou la plante prend naissance, la même loi se manifeste et tous les êtres qui naissent sont sphériques. Voyez les jeunes boutons de toutes nos fleurs, prenez la vigne, le lilas, la rose, toujours le bouton de la jeune fleur vous montre cette forme élémentaire que les globes ont revêtue et qui ramène ainsi la pensée chez l'homme qui regarde une fleur, du plus humble des calices à la création des mondes.

Mais là ne s'arrête pas l'enseignement de l'herbe de nos prairies. Le calice, la plus forte des enveloppes de la fleur, la corolle qui lui prête toutes les couleurs de l'iris, les étamines, ces époux qui vivent en frères, le pistil, cette mère autour de laquelle règnent l'amour et la protection, tous ces organes sont chacun de petits mondes à part. Tous aussi sont dans leur primitive essence formés comme ces mondes eux-mêmes, en sphères parfaites. S'ils produisent à leur tour d'autres organismes, ces productions aussi sont sphériques, témoin le pollen et les ovules qui plus tard deviendront les graines. Enfin, tous ces organes sont dans leur texture constitués par des parties extrêmement tenues dont l'assemblage forme un tissu, et elles encore, sont toutes, toujours et partout, ou des sphères ou des dérivations de la sphère. La forme des mondes appartient donc à chaque organe de la fleur et elle vient se répéter encore dans les parties les plus petites des moindres tissus. Admirable uniformité qui ne peut provenir que d'une vue profonde devant laquelle on s'incline sans avoir la témérité de la comprendre. Mais le fait seul n'en est pas moins fécond en grands enseignements et la fleur qui retrace à nos yeux cet univers peuplé de soleils, d'étoiles et de globes sans nombre, n'en mérite que davantage une sérieuse attention.

Tout dans la nature, dit Schelling, est soumis à la loi impérieuse d'un dualisme constant. Deux principes contraires sont en lutte et c'est selon l'expression du philosophe de Munich, la clef de voûte et le fondement du système entier. Dans le monde moral le bien combat le mal, le juste l'injuste, le beau le laid, la vertu le vice, l'ange le démon. Dans le monde matériel,

même antagonisme, même dualisme. La sphère primitive qui représente l'être organisé, se divise en deux hémisphères opposées et contraires; l'homme porte sa tête vers les cieux et ses pieds le retiennent à la terre, la cime du cèdre plonge dans les nues et ses racines percent le sol. Et la fleur dans son petit monde a aussi sa polarité; son calice la nourrit comme la racine nourrit la plante, sa corolle la met en relation avec la lumière du soleil, l'échauffe et dégage ses sucs trop abondants, comme la cime de l'arbre épure son tronc; l'un est son appareil terrestre, l'autre son appareil aérien; c'est le globe que nous habitons, entouré de son enveloppe éthérée qui éclaire sa masse opaque. Encore une fois la fleur nous ramène vers l'imposant spectacle de la nature

Les fleurs, on le sait depuis qu'en 1583 Césalpin constata des sexes chez les plantes, les fleurs, sont les couches nuptiales du végétal. Le mariage s'accomplit chez elles et Linnée dans son langage poétique, appelait l'époque de la floraison, les noces des plantes. L'antagonisme que la nature a donné aux époux, se retrouve dans la fleur. La femme est le centre de la maison, c'est à elle et à ses enfants que viennent aboutir les relations du dehors, c'est vers elle qu'aux moments du repos la famille est attirée; c'est le pivot de la vie de famille. Le pistil est aussi le centre de la fleur; tout concourt à protéger sa progéniture, à assurer son existence, tout irradie vers lui. L'époux est plus libre, il est lancé dans le monde extérieur, il porte la tête plus haute et distribue autour de lui son activité et sa force. L'étamine dans la fleur occupe la périphérie; si elle tient par la base au centre de la fleur, elle porte son anthère au dehors, la soumet aux influences du monde ambiant. Le pistil est attaché au végétal qui la produit comme la mère de famille au sol qui l'a vue naître, mais l'étamine se détache facilement, elle tombe, et souvent sa partie utile voltige dans les airs et se transmet au loin; l'étamine donne, le pistil reçoit.

On sait avec quelle prévoyance maternelle la nature assure la reproduction des espèces. Le règne animal nous offre de

nombreux exemples de la tendre sollicitude que les deux sexes portent à leurs petits. Quoique la fleur soit privée de sentiment, tout chez elle concourt cependant au bien-être des graines sur le développement desquelles repose la perpétuité de l'espèce. La nature a voulu nous montrer que même chez l'être qui ne sent pas, chez la plante insensible et apathique il y a nécessité de secourir le faible, de nourrir ses enfants, de les entourer de soins incessants et de la protection la plus efficace. Voyez le lis blanc penché pendant ses amours; il se relève, quand la graine doit murir, parce que dans cette position le soleil l'échauffe de ses rayons. Voyez ces brillantes orchidées, quelques heures après le mystère de la fécondation, les pétales d'abord ouverts et béants se recoquillent en dedans et protègent le germe. Voyez cette intéressante vallisnérie, chantée par Castel, dans son Poëme des plantes; au temps de ses amours, elle voltige à la surface des eaux, mais ce temps est-il passé, sa tige se raccourcit, elle rapproche ses spires pour porter au fond du fleuve le fruit qui doit y mûrir. Mais ne cherchons pas si loin des exemples d'un amour maternel qui pourtant n'est pas ici un sentiment; n'avons-nous pas sur toutes les murailles de notre ville la cymbalaire dont la fleur si mignonne regarde le soleil, mais qui recourbe son pédoncule pour porter la graine dans les trous des pierres où elle doit germer. N'avons-nous pas un trèfle bien humble (*trifolium subterraneum*) qui, comme la pistache de terre, porte lui-même ses fruits sous la terre, après leur avoir donné naissance au grand jour, afin qu'ils y germent en toute sécurité. C'est ainsi que les fleurs nous rappellent nos devoirs et nous inspirent les sentiments de la philosophie morale la plus élevée.

Et d'ailleurs, aimer les fleurs et chercher à en comprendre les merveilles, c'est nous préparer de pures jouissances qui, dans bien des circonstances de la vie, peuvent nous devenir chères. On n'oublie pas facilement cette scène de Picciola de M. Saintine, où le comte Charles Veramont de Charnez implore de son géolier la grâce de ne pas détruire la petite plante qui avait en germant soulevé la terre et donné au prisonnier l'espoir que des

amis allaient le délivrer après avoir miné le sol. On se souvient toujours avec plaisir de ce reproche qu'il adressa aux leviers qui avaient servi à la petite plante pour se frayer un chemin à-travers la terre, de suivre comme toute matière une marche aveugle, tandis qu'au moment même de sa réflexion l'influence de la nuit vint relever ces leviers abattus et protéger le débile feuillage qui s'était développé entre eux. Là, c'est le prisonnier qui trouve ses plus chères consolations dans l'observation d'une chétive plante, c'est elle qui soutient son espoir, qui donne à ses pensées une distraction utile et à son cœur des sentiments de pardon et d'oubli.

Ailleurs, c'est la femme à l'imagination vive et passionnée, à la tête bouillante et au cœur expansif, c'est l'auteur de *Lælia*, trouvant dans les fleurs les plus beaux souvenirs de ses seize ans, le bel âge pour aimer les fleurs, comme elle le dit. La voyez-vous à cheval arrêtant subitement son galop, pour rester en admiration devant une haie. Est-ce son père, sa sœur, son amant, est-ce une vierge, un symbole qui se trouve au dessus d'elle et qui dit au cœur de la jeune fille : arrête-toi ici ? Non, ce sont simplement ces fleurs de Dahlias qui se penchent sur leurs hautes tiges comme des étoiles de rubis et d'améthistes, c'est vers ces fleurs alors nouvelles, aujourd'hui si connues, mais toujours si aimées, qu'un invincible instinct pousse la main de la femme; sa passion l'emporte, elle ravit une fleur et elle appelle cette innocente action, un rapt, un crime, tant elle savait que c'est plus que de l'amour que les horticulteurs ont voué à leurs plantes, que c'est un culte. Aussi, dans ses moments d'extase, dans ces chaleureux mouvements de l'exagération, entendez-vous comment elle appelle la science des fleurs : « O botanique ! O sainte botanique ! », voilà la majestueuse expression que son cœur vous adresse, à vous, prêtres de Flore, fidèles horticulteurs qui venez dans cette enceinte élever vos autels. Vous voyez que vous avez la sympathie du talent, que la parole du poëte vous appartient, qu'on vous loue et qu'on vous bénit. Vous savez encore que les législa-

teurs, que les publicistes dont toute l'attention est tournée vers les moyens de perfectionner la société, d'épurer ses mœurs, de rendre l'homme meilleur, plus sage et plus heureux, vous savez que ces hommes généreux ont compté sur vous et sur votre bienfaisante industrie. Un journal français appelait hier encore la faveur des grands sur l'horticulture, mais les grands ne sont pas ceux qui favorisent toujours le plus les objets utiles ; on vous l'avait dit aussi : vous « comptez parmi vous des personnes riches, que celles-là vous protégent ». Mais quoi! si je me trompe, Messieurs, il n'y a dans nos rangs ni riches, ni pauvres, il n'y a que des horticulteurs zélés, que des amis de la science, que des admirateurs de l'art. La société ne reçoit pas plus des uns que des autres. Elle est de toutes celles de la Belgique, l'institution qui a le mieux compris l'esprit d'association. De très modiques annates, une somme des plus faibles (6 frs.), et pas d'amendes, un appel aux intelligences cultivées, aux cœurs généreux, aux utiles citoyens, mais pas de charges, rien d'onéreux pour ceux qui font partie de l'association ; des avantages pour tous ; car le sort des tombola reconnaît des privilégiés, sans avoir de priviléges et quiconque a désiré une plante utile, a pu l'obtenir en la demandant à temps. Voilà notre société. Et nos horticulteurs habiles, nos bons jardiniers, n'ont-ils pas pour les membres de notre association cette amitié de frères qui oblige sans le faire sentir et qui plaît autant par la forme que par les objets sur lesquels elle s'exerce. Notre institution gagne tous les jours plus de terrain ; depuis un an elle est plus que doublée. Les étrangers apprécient de plus en plus ses efforts ; de toutes parts, nous recevons des preuves d'estime et de coopération ; les sociétés des villes voisines lui tendent une main amie qu'elle presse avec amour et toutes se disent qu'avec le réseau du chemin de fer, il n'y aura bientôt plus en Belgique, qu'un seul jardin dont nos expositions seront les bouquets et dont vous serez, Messieurs, les heureux possesseurs.

